

lignes que je viens de trouver dans un des affreux romans de Ponson du Terrail :

“ O grande ville ! murmura cet homme qui embrassait du regard cet immense et sublime panorama de la reine de l'univers, n'es-tu point, à toi seule, l'emblème énigmatique du monde ? Ici, le plaisir qui veille, là le travail qui dort ; à mes pieds, les bruits du bal ; à l'horizon, la lampe matinale du labéur, à droite, la chanson des heureux, les sourires de l'amour, les rêves d'or et les mirages sans fin de cette ivresse qu'on nomme l'espérance ; à gauche, les pleurs de la souffrance, les larmes du père qui n'a plus de fils, de l'enfant qui n'a plus de mère, du fiancé à qui la mort ou la séduction ont pris la fiancée.

“ Là, le bruit du carrosse emmenant deux époux jeunes, heureux et beaux ; plus loin, le coup de sifflet mystérieux des filous et le grincement de la fausse clef du voleur de nuit. O grande ville ! tu renfermes à toi seule plus de vertus et plus de crimes que le reste du monde !.... ”

Plus de crimes, est un peu fort, car Londres et Berlin sont bien supérieurs à Paris sous ce rapport, mais comme cela fait bien dans la tirade !

* * Je cueille l'insanité suivante dans un journal du pays de Tartarin :

La lettre O :

C'est l'O qui préside au programme
Da maint journal partout vanté,
“ L'O fils de la Publicité ”
Y fait l'annonce et la réclame.

Voici une variante :

Ne cherchez pas. Peine inutile !
O créateur est éternel !
Le démontrer est très facile,
O c'est Dieu, car “ Officiel ! ! ! ”



BIBLIOGRAPHIE

Les exploits d'Iberville, par Edmond Rousseau, Québec. C. Darveau, 1888. 1 vol, in-8, de 255 pp.

Ce volume se trouvait sur ma table de travail, l'autre jour. Ayant quelques minutes de loisir, je résolus de le parcourir afin de me faire une idée de l'intrigue et de l'époque traitée.

Je lus la préface, le premier chapitre, et... quand je me décidai à l'abandonner, j'étais rendu au dernier mot, de la dernière page.

Peut-on dire qu'un semblable livre est sans intérêt ? Bien fol serait celui-là. Pour lire un roman historique et tout d'une bouche—comme dit l'expression populaire—il faut qu'il ait ce charme fort comme une suggestion magnétique, qui nous oblige à lire : mots, phrases, aînées, tout !

* *

Un volume lu rapidement produit, à peu près, le même effet sur l'esprit qu'un tableau vu de loin : Les détails passent inaperçus.

Je me suis convaincu de la vérité de cette réflexion en relisant les *Exploits d'Iberville*. Au premier abord il m'avait paru sans défaut, mais la seconde lecture, plus réfléchie, m'en a fait voir. Néanmoins, tel qu'il est cet ouvrage indique que l'auteur a fait un pas immense, depuis la publication de son premier travail : *Le château de Beauvoir*. En effet, tous les défauts se résument à ceci : répétition du même mot dans une couple de pages ; dans un chapitre une aventure invraisemblable,—selon moi,—et enfin, chez le héros, *passim*, une façon d'agir qui n'est pas très naturelle.

And, that is all.

Par contre, la phrase est souple, élégante, pure. Les descriptions sont concises et belles. Les personnages bien dessinés, l'action mouvementée sans être forcée. D'Iberville, dans l'ensemble, est très

artistiquement taillé, ciselé même. En lisant ses exploits on le connaît, on l'aime. Le cœur bondit de joie à ses succès.

Le sujet était beau, digne et magnifique. L'écrivain l'a compris.

Sachant la facture d'un livre, il y a mis tout son savoir faire.

Il a étudié l'époque et s'est attaché à la couleur locale. Aussi certaines pages sont d'une saveur de terroir qu'on ne trouve nulle part ailleurs.

Le Canada Français peut dire sans crainte qu'il possède deux romanciers historiques : Marmette et Rousseau.



UNE RÉVOLTE DANS L'INDE

LE MASSACRE DE MANIPOUR

On admire la facilité avec laquelle les Anglais conservent sous leur domination la population de l'Inde, c'est-à-dire plus de deux cent cinquante millions d'habitants, sans que le chiffre des troupes européennes qu'ils entretiennent dans leur empire asiatique atteigne soixante-quinze mille hommes. Il y a de quoi rendre jalouse la France, elle qui a tant de peine à pacifier le Tonquin et qui est obligée de laisser tout un corps d'armée en Algérie.

Mais les Hindous sont en général des gens très pacifiques. Il a fallu aux Anglais un siècle de guerres pour achever la conquête de la péninsule et de ses dépendances. Ils ont montré beaucoup d'esprit de suite, peu de scrupules et une grande habileté politique. D'ailleurs, il s'en faut que l'Inde soit une nation : c'est une collection hétérogène de peup'es qui diffèrent par la religion, la langue, les mœurs, le caractère, la couleur de la peau. On y trouve tous les degrés de civilisation, depuis l'extrême décadence jusqu'à la pure sauvagerie. Les maîtres de ce vaste pays n'ont pas eu besoin de diviser pour régner : la division existait déjà, et ce qu'ils redoutent le plus, c'est que l'ordre établi par eux amène un rapprochement entre ces éléments disparates.

Enfin, cette nouvelle machine ne fonctionne pas sans quelques frottements, et il se produit de temps à autre des incidents, surtout dans les Etats vassaux et protégés où l'administration britannique n'a pas encore supprimé toute vie nationale.

C'est ainsi que la Haute-Birmanie, conquise et annexée depuis quelques années, est loin d'être soumise. La guerre y continue comme au Tonquin, sous le nom de piraterie, et les envahisseurs ont toujours à compter avec des patriotes qu'ils qualifient de brigands.

C'est ainsi qu'un détachement indigène, commandé par des officiers anglais et chargé de rétablir un rajah détrôné par ses sujets, vient d'être presque détruit. On évalue à près de cinq cents le nombre des tués. Ces mercenaires étaient des Gorkhas, c'est-à-dire les meilleurs soldats que l'Inde fournisse à ses maîtres, et leur défaite ne manquera pas de produire quelque sensation.

Cependant il ne faudrait pas conclure de là que la domination anglaise soit ébranlée, ni que l'Inde soit prête à se révolter. Depuis la grande insurrection de 1857, provoquée par des atteintes imprudentes aux préjugés religieux des cipayes, la péninsule est pacifiée.

Sans doute l'existence même de cet empire anglo-indien est une anomalie qui ne saurait se perpétuer indéfiniment. L'Inde n'est pas une colonie proprement dite ; les Européens ne s'y établissent pas à demeure ou n'y font guère souche, n'y créent pas une aristocratie enracinée. Ils sont et resteront campés jusqu'au jour où s'écroulera cet édifice prodigieux, qui manque de fondations. Sera-ce une révolte longuement préparée, sera-ce une invasion russe qui mettra fin à la domination britannique ? C'est le secret de l'avenir. Autant qu'on en peut juger par conjecture, les Russes se

rapprochent plus vite de la frontière que les indigènes ne se rapprochent de l'indépendance.

Il y aurait encore une solution ; ce serait que les Anglais entreprissent d'émanciper progressivement leurs sujets et de les amener par degrés à la jouissance de quelques droits politiques. Certains libéraux très hardis semblent croire que cette évolution est possible. M. Bradlaugh notamment s'était fait l'avocat des aspirations indigènes, et présidait il y a deux ans le congrès annuel des délégués de la population de l'Inde. L'avant-dernier gouverneur général, lord Ripon, encourageait ostensiblement les espérances des patriotes asiatiques. Mais il en a été à peu près détourné ; pour beaucoup de raisons qui seraient trop longues à déduire, il est probable que l'empire anglo-indien ne finira que par une brusque catastrophe. Cependant rien n'indique que cette explosion soit prochaine, et l'incident récent n'est qu'une insurrection locale ; il ne semble pas que ce soit un symptôme.

GRAND PÈLERINAGE

DES CANADIENS-FRANÇAIS DES ETATS-UNIS A LOURDES ET A ROME

Nos compatriotes des Etats-Unis s'organisent en ce moment pour se rendre en le plus grand nombre possible auprès de l'Auguste Léon XIII, implorant en passant à Lourdes, pour l'illustre Pontife et pour eux-mêmes les bénédictions et la protection de Marie.

Le but de cette excursion pèlerinage est de faire voir au monde entier ce que nous sommes, nous Canadiens, et de démontrer au Chef Suprême, surtout, notre attachement et notre vénération pour notre foi. Nous engageons fortement les Canadiens du Canada à se joindre en grand nombre à leurs compatriotes du pays voisin.

Le départ aura lieu de New-York au commencement de juillet, probablement le 8 de ce mois et les pèlerins seront de retour à la fin d'août.

Le prix du billet, qui comprendra tout, passage aller et retour, pension, promenades en voiture, à Paris et à Rome, en gondole à Venise, etc, etc, sera de \$350 00.

L'itinéraire sera comme suit

De New York à Boulogne-sur-Mer, à Paris, à Orléans, à Limoges, à Tarbes, à Lourdes, à Toulouse, à Marseille, à Nice, à Gènes, à Rome, à Naples, à Florence, à Venise, à Milan, à Turin, à Lyon, à Paris, à Londres, à New-York.

Les pèlerins qui désireront, au retour de Rome, demeurer à Paris, seront libres d'y rester, car les billets de retour seront bons pour douze mois.

C'est le plus beau voyage qui se soit encore fait de telles conditions.

Nous espérons que l'on en profitera.

Pour toutes les communications, adressez : “ La Société de Publications Françaises des Etats-Unis, ” Lowell, (Mass). Boîte de Poste 638.

NOTES ET IMPRESSIONS

Les femmes sont étonnantes : ou elles pensent à rien, ou elles pensent à autre chose.—ALE. DUMAS.

Dans cette vie, il faut savoir se risquer, mais qui se risque doit se résigner à perdre quelque chose.—HERBRAT.

L'égoïsme est comme l'embonpoint ; plus on en a, plus on est gêné par celui des autres.—H. RIGAUULT.

L'âme d'un petit enfant bien doué est plus près de celle d'Homère que l'âme de tel bourgeois ou de tel académicien médiocre.—JULES LEMAITRE.

Si tout l'argent que le monde paie aux avocats, pour plaider à propos de bottes, était donné aux pauvres, la maison de refuge serait trop grande pour les contenir.